

**Tangence**



## Quand le Verbe s'initialise

Larry Tremblay, *Gare à l'aube*, Saint-Lambert, Le Noroît, coll. « Initiale », 1992.

Micheline Morisset

Numéro 37, septembre 1992

Autopsie du fait divers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025730ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025730ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

1189-4563 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morisset, M. (1992). Compte rendu de [Quand le Verbe s'initialise / Larry Tremblay, *Gare à l'aube*, Saint-Lambert, Le Noroît, coll. « Initiale », 1992.] *Tangence*, (37), 101–105. <https://doi.org/10.7202/025730ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# LIRE

## Quand le Verbe s'initialise

***Gare à l'aube*, de Larry Tremblay; *Mémoires sous la pierre*, de Michel Létourneau; *L'extase fabuleuse*, de Marc Gariépy; Saint-Lambert, Le Noroît, coll. « Initiale », 1992.**

Certains d'entre vous se souviendront sans doute de la collection « L'Instant d'après » des Éditions du Noroît. Voilà que, sous la direction littéraire d'Hélène Dorion et Paul Bélanger, cette collection, qui permettait la publication des premières œuvres des auteurs, fait peau neuve sous un nouveau nom : « Initiale ».

Petits, ces livres tiennent dans le creux de la main. Étonnamment sobres, classiques, ils ne sont pas sans évoquer les recueils que l'on blottissait, jadis, dans le secret des tables de chevet en attendant le moment magique où l'on pourrait, émerveillé, en parcourir les pages. Toute sage, la première de couverture beige et verte, laisse apparaître en rouge, telles des enluminures, les titres des œuvres et le signe de ponctuation du premier « I » de « Initiale ». Sans abondance d'éléments graphiques, le paratexte ne concourt guère à la signification globale de l'œuvre. Ne cherchez pas à établir des relations avec le contenu de la poésie qui s'y trouve enchâssée. L'emballage encourage plutôt une forme de recueillement, de respect nous invitant à ouvrir le livre à la manière d'un écrin avec dans l'œil la lumière de la curiosité.

Devant moi s'alignent les trois premiers bouquins de la collection. Doucement, j'apprivoise *Gare à l'aube* de Larry Tremblay : « Il y a du vert dans le commencement des phrases » (p. 11), jolie envolée pour lancer une collection... Mais tout comme l'aube, le vert, suggère-t-il, se meurt en éclats fugitifs — miettes

de couleur agglutinées à l'orbite de celui qui un jour aime trop fort: «Parce que les muscles de l'amour actionnent la nuit. La nuit qu'aucun matin ne soulève.» (p. 23). Et l'écriture qui s'apparente à la forme fragmentaire<sup>1</sup>, rend compte de la fissure du réel: «la lumière en débris» (p. 84), «décomposition de l'asphalte» (p. 95), «remue des restes des dépôts» (p. 95). Les mots, alors, dans leur coulée, parlent d'égarément et de dépaysement: «La terre n'est pas ronde» (p. 24), «Le regard ne sera plus qu'une chose à côté de l'œil» (p. 27). Fuite. Les mains engluées d'encre rouge, du sang de celui qu'il vient d'assassiner, un «Je» erre, de gare en gare, conscient de sa propre dévastation, «fabriquant du papier avec la nuit» (p. 84).

De page en page, avec lui, nous effectuons ce voyage entre souvenir amoureux et déchirure dans le moule éprouvant des folles passions. Vieille histoire, combien classique, de la vie qui tente de se frayer un chemin entre Éros et Thanatos. Funèbres fiançailles peuplant depuis toujours notre littérature. Mais qui épuiserait ce sujet? L'auteur, d'ailleurs, ne prétend rien d'autre que de dire simplement «ce qui pince le cœur avec des livres serment» (p. 73). Par bribes, rappelant par cela «l'odeur d'un roman policier» (p. 76), il livre l'information: le temps qui s'écoule, le train qui file, le filet rouge, la pointe du couteau qui, pareille à une plume, attend que l'amant «pharaon en jeans» (p. 64) prenne «la pose de la feuille» (p. 64). Un oiseau en plein vol est mort, assassiné. Christiane Desjardins, à grands coups d'ailes, intercale dans la poésie de Larry Tremblay des photographies qui évoquent les désirs d'envolées. Vaincront-ils l'enracinement et l'enlèvement? Observons plutôt combien fatalement la poésie gorgée de douleur étale ici son besoin de dire, de crier, de hurler.

Et puis un jour, tôt ou tard, le train, même assassin, trouve un quai. Mais «gare à l'aube!» La polysémie même du titre du recueil nous suggère la prudence. Le parcours: voué à l'inachèvement. Il n'y aura pas de retour, ni de réponse, «je ne conclus pas», «je ne vais nulle part» (p. 96); juste un long questionnement puisqu'il n'existe guère de vérité pour qui «consent[ît] au scandale de vivre» (p. 97).

1 Forme fragmentaire se rapprochant même, par instants, de l'aphorisme ou de la pensée réflexive: «Ce n'est pas la pensée qui conduit au sexe c'est le doigt» (p. 45), «La certitude dévaste l'intime» (p. 63).

L'affirmation de Larry Tremblay qui dit «fabriquer du papier avec la nuit» semble toute conçue pour Michel Létourneau. En effet, comment ne pas noter dans *Mémoires sous les pierres*, deuxième livre de cette collection, la récurrence sémantique autour du mot «nuit». L'espace nocturne gomme tout le texte et la face noircie des pierres, que fait parler pour nous Fabienne Bully<sup>2</sup>, y fait fortement écho.

Le lecteur est invité à prêter l'oreille au «crépitement du sombre» (p. 57) et à se rendre là où les mots, déchirés entre «le tremblement des lèvres et la mouvance des phrases» (p. 61), entre la chute dans le néant et la généreuse coulée du vide, tentent vraisemblablement de traduire le silence. Figé dans l'espace exigu de la perte amoureuse, l'auteur grave sur le blanc de la feuille, voulant tromper la mort, une lettre d'amour infini pour parler du désir et saluer l'absence: «Je me surprends encore à l'attendre dans la lenteur de tes signes.» (p. 35). Dépoussé, sans elle, sans lieux autre que le souvenir, son écriture devient le produit de ce manque. À chaque détour la menace de la faille et sur le papier souvent bien plus de silences que de mots, bien plus de blancs que de noirs. Fugitive pause. Souffle pour animer les pierres qui jonchent le texte.

Métaphore. Images obscures, tourmentées, dépouillées. Ainsi, la plume de l'auteur se déplace dans un style sans artifice qui remet rarement la syntaxe en cause. S'agit-il d'assurer la lisibilité de l'écriture et d'éviter l'émiettement total que l'émotion à elle seule laisse apparaître? Peut-être y a-t-il chez Michel Létourneau l'ultime espoir de nous faire déchiffrer «le sens blessé des choses» (p. 58).

Si le ton de ce deuxième recueil se veut sobre, il faut reconnaître qu'il en est tout autrement du troisième: *L'extase fabuleuse* de Marc Gariépy. Le titre, vestibule habilement choisi, ouvre la porte à un texte tramé des fils de la fable et du merveilleux antique.

Ici, la poésie se présente comme un vaste océan dont l'immensité peut effrayer celui qui la sillonne. Débâcle de mots, «tintamarre des artères» (p. 12). L'encre coule, déborde, comme affolée, les lettres s'étirent jusqu'à la majuscule et les phrases lyriques ressemblent à une prière: «Ô Vierge aux serments inutiles» (p. 12), «Oh! illumination sous le naufrage» (p. 41). Même

---

2 Il s'agit de trois photographies intercalées dans le livre.

la marge submergée n'arrive plus à contenir les mots en naufrage — la mise en page à l'ordinateur donne lieu à des coupes «vertigineuses»<sup>3</sup> (p. 54).

À quelle source intarissable le poète s'est-il abreuvé?

C'est Hélène, à la fois muse et mystère, qu'il décide «d'encrener et d'entoiler» afin d'en conserver toute l'essence. Hélène, éternelle Hélène, sous un décor d'intemporelles «roses» aux effluves ronsardisantes et homériques, «Hélène écarlate» versant son poison (p. 16), «Hélène bien-aimée qui désaltère» (p. 43). Paradoxe. Oxymore. «Esclavage libérateur» (p. 68), ne craint pas d'écrire Marc Gariépy. Entre néant et lumière vive, dans l'aurore mortifère d'Eos, «déesse matinale aux doigts de rose», les lettres dessinent le plaisir du corps amoureux. Alchimie et aspiration fusionnelle que les trois tableaux de Nycol Beaulieu suggèrent à leur tour<sup>4</sup>.

Voluptueux, le verbe se fait chair et prend des allures initiatiques: «Tu es ma baptismale semence» (p. 49), «filtrant mon sperme stellaire» (p. 49). À l'autre bout de la pulsion, dans le creux des paumes frissonnantes, se profile une quête divine: «La souffrance, homme, est l'échelle de l'ange, rapprochée attende dont le Dieu franchit la distance» (p. 33). Mais le narrateur, ici, fervent et exalté, se fait bel et bien homme, s'accordant même, parfois, le privilège du texte-loi où son sexe devient épée (p. 49), son sperme «alcool puissant» (p. 68), «ses mains savantes» (p. 68) et sa présence nécessaire (p. 68). Nécessaire à cette Hélène «devenue poupée pleurant [ses] doigts» (p. 49) et répondant par «la servitude à la promptitude» (p. 49) de ce mâle épris.

Je referme les trois recueils, songeuse, bercée par ce trio de voix aux accents différents mais toutes empreintes de ce souffle poétique cher aux gens de la maison le Noroît, toujours soucieux de la magie des mots. Ces mots qui séduisent, envoûtent et conduisent ailleurs, là où, souvent, nous n'avions guère prévu nous rendre.

Si cette maison d'édition a souvent démontré sa volonté de faire entendre le beau risque de la poésie, elle semble désireuse

3 Pour ne nommer que celle-ci.

4 On remarquera qu'encore ici on retrouve le mariage de l'écriture et de l'art pictural. Mariage voulu de la part de la direction littéraire qui désire poursuivre cette orientation dans les prochains recueils.

aussi de participer à cette volonté collective de protéger l'environnement. «Il y a du vert dans le commencement» de la collection. L'utilisation du fort beau papier recyclé, concerto et becasso, en témoigne éloquemment. Habillée de ses nouveaux atours, la collection «Initiale» a de quoi plaire. Ainsi, les lecteurs seront-ils heureux d'apprendre qu'une quatrième parution verra le jour en début d'automne. Juste le temps qu'il faut pour me permettre de relire les trois premiers bouquins, histoire d'emprunter d'autres sentiers pour aller, qui sait, encore et toujours un peu plus loin...

**Micheline Morisset**